

Fenêtre sur Biarritz 2020 (28 septembre-4 octobre)

159

Françoise Heitz et Audrey Louyer

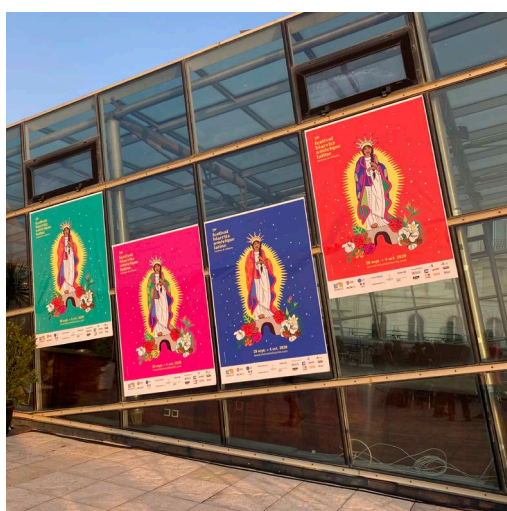


Figure 1. Affiches (crédits : Atelier Mélé)

Cette année, entre deux confinements, le 29^e festival Biarritz Amérique latine a eu la chance de pouvoir se tenir. Le *focus* s'intitulait « Latinos in the USA », représenté par l'affiche, syncrétisme éloquent réunissant la Vierge de Guadalupe mexicaine, la statue de la Liberté new-yorkaise et le rocher de la Vierge de Biarritz.

***Focus* « Latinos in the USA »**

Comme à l'habitude, les films présentés dans ce cadre n'étaient pas en compétition : *El Viaje de Mona Lisa* (Nicole Costa, Chili), *Hermia y Helena* (Matías Piñeiro, États-Unis, Argentine), *I'm Leaving Now* (Lindsey Cordero

et Armando Croda, États-Unis, Mexique), *Los Lobos* (Samuel Kishi Leopo, Mexique, film de clôture du festival), *Memorias del desarrollo* (Miguel Coyula, États-Unis, Cuba), *Nadie nos mira* (Julia Solomonoff, Argentine, Espagne, Colombie, Brésil, États-Unis), *Rastreador de estatuas*, (Jerónimo Rodríguez, Chili, États-Unis), *The Infiltrators* (Cristina Ibarra et Alex Rivera, États-Unis), *We Like It Like That* (Mathew Ramirez Warren, États-Unis).

Rencontres universitaires de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine

Elles portaient sur le thème du *focus*, les relations complexes entre États-Unis et pays d'Amérique latine, sous le titre évocateur : « Un impérialisme séducteur ? » Malheureusement, cette année, les auteures du compte rendu n'ont pu y assister.

Rencontres littéraires

Elles étaient au nombre de quatre : avec Eduardo Fernando Varela, Jorge González, Ariana Harwicz, et une table ronde spéciale rendait hommage à Luis Sepúlveda. Ici, nous rendons compte uniquement de cette dernière.

Rencontre avec Eduardo Fernando Varela.
Présentation de son premier roman *Patagonie route 203*, 30.09.2020



Figure 2. Eduardo Fernando Varela



Figure 3. Anne-Marie Métaillé

Transcription de l'hommage à Luis Sepúlveda, 01.10.2020



Figure 4. Serge Fohr et Carmen Yáñez

Serge Fohr. *Bienvenue pour cette séance exceptionnelle à plus d'un titre. Tout d'abord, il est rare que le festival rende hommage à un écrivain disparu. Je crois que cela est arrivé une fois, pour Carlos Fuentes. Exceptionnelle également, parce que de nombreuses personnes nous l'ont demandé. Luis Sepúlveda était quelqu'un que le festival aimait beaucoup, et lui aimait beaucoup le festival. Et enfin exceptionnelle, parce que nous avons pu réunir aujourd'hui à cette occasion sans doute les trois personnes qui l'ont le mieux connu. Carmen Yáñez, l'épouse de Luis, Anne-Marie Métailié, ambassadrice des lettres hispano-américaines en France (elle a publié deux cents écrivains comme Leonardo Padura, Bryce Echenique, Carlos Suárez, etc.). Une maison d'édition créée en 1979 et qui a un prestige immense en Amérique latine. Et enfin, Daniel Mordzinski, que vous connaissez aussi, il est le photographe des écrivains, et nous sommes amis depuis plus de trente ans. Sans être trop solennels, nous allons diviser cette séance en deux parties, en parlant de l'homme, et ensuite de son œuvre.*

On va commencer par Carmen. Dis-nous s'il te plaît quelques mots sur Luis.

Carmen Yáñez. Je veux d'abord remercier le festival de Biarritz pour cette invitation, et cet hommage que vous rendez à mon mari, mon compagnon, mon ami, qui est parti le 16 avril de cette année. Je veux raconter une petite histoire et vous l'offrir. Nous nous sommes rencontrés en 1968, à Santiago du Chili. La deuxième fois que nous nous sommes vus, il m'a fait un très beau cadeau, que je voudrais partager avec vous aujourd'hui, il m'a offert un poème :

Chemin

À Pelusa

Tu marcheras alors, inachevée,
 Par les routes sinueuses de la poésie,
 Tu enterreras les préjugés grossiers
 Et la morale ternie par le temps,
 Tu sentiras l'appel fauve de la vie
 Et tu gronderas comme un éclair dans tes vers.
 Poussière de lune ronde et de prison opaque,
 Et alors, indéfinie dans le temps,
 Tu abattras les limites de ton existence
 Maintenant femme, maintenant femelle,
 Tu construiras ton avenir,
 Dans une constellation d'étoiles et de poèmes.

SF. *Carmen nous montrera tout à l'heure qu'elle aussi est poète. Daniel, tu peux commencer à nous dire qui était Luis pour toi.*

DM. Je vais laisser tomber mes pages et commencer d'une façon que je n'avais pas prévue, car je voudrais avoir aussi une pensée pour Quino qui nous a quittés hier. J'avais eu la chance de le rencontrer et de le photographier des dizaines de fois, et l'année dernière, je tournais un film à Buenos Aires, et je suis passé lui dire bonjour, il allait déjà très mal. Lors du salon du Livre de Gijón,

qu'organisait Luis, on avait invité Quino, il était venu et il a donc rejoint l'hommage à Luis, car j'ai fait des photos de tous les deux ensemble.

Il s'appelait Luis et il était l'un des meilleurs. À la fin des années quarante, il reçoit une proposition de travail d'un hôtel restaurant au nord de Santiago, il décide de tout quitter et de s'installer dans la capitale de la région de Copumbo. Il a préparé seul le déménagement, car sa femme était enceinte. Ils ont pris la route 5, la même qui mène en Patagonie, mais cette fois vers le nord. Tout s'est bien passé pendant les premiers 400 km. Mais à l'hôtel d'Obayo, Irma a commencé à ressentir de fortes douleurs. Ils ont décidé de faire une pause pour séjourner dans le premier hôtel qu'ils ont trouvé, l'hôtel Chile. Elle a accouché deux jours plus tard. Luis Umberto Sepúlveda Capulcura est né le 4 octobre 1949 dans une chambre d'hôtel. Vous voyez, sa vie, comme un récit d'aventures, ne pouvait pas commencer autrement. Je suis heureux et très ému de participer à ce premier hommage à Lucho, en France. Nous avons été invités aussi en Italie, au Portugal, dans différents endroits, mais c'est bien que ce premier hommage ait lieu ici. Luis est venu trois fois à Biarritz, une première fois avec une délégation d'écrivains, la plupart chiliens, où il y avait aussi Arnaldo Caldeira, un grand poète argentin. La deuxième fois, il est venu en touriste, et la troisième en 2015. Et je suis lié à Serge par une grande amitié. C'est lui qui a organisé la première exposition de photos que j'ai faite à Buenos Aires, il dirigeait alors l'Alliance française, et ce fut mémorable, car on avait demandé à Ernesto Sabato de prononcer quelques mots, et il s'était embarqué dans un roman-fleuve interminable. Quant à Anne-Marie Métailié, elle est mon amie, j'ai la chance de l'avoir comme éditrice. Chacun de nous, les intellectuels de ma génération, nous ne savions pas si nous serions cinéastes, photographes ou écrivains, mais nous savions qu'on voulait l'être à Paris. Donc, on rêve de la France, et aussi d'Anne-Marie Métailié. Ces deux livres très différents me font penser à Lucho. Le premier est un livre de photos d'écrivains argentins qui a été publié lors du salon du livre en Argentine et qui s'appelle *Cronopios*. Lucho lui-même était un *cronopio*¹. Et le deuxième, c'est un livre qu'on a fait ensemble et qui réunit ses merveilleux textes et mes photos au long de quinze années en Patagonie.

[Serge Fohr remercie Daniel Mordzinski pour son intervention et rappelle que le décès de Luis a été l'un des premiers dus à la Covid en Espagne, avant de passer la parole à Anne-Marie Métailié.]

SF. *Anne-Marie, vous aussi, vous avez eu une histoire assez particulière avec Luis ?*

AMM. Oui, lorsque nous nous sommes rencontrés, en 1992, cela a vraiment été une transformation pour sa vie et pour la mienne. C'est rare de voir ainsi une explosion à la suite d'une rencontre, quand il ne s'agit pas d'une histoire d'amour. C'était un auteur exceptionnel, que je ne connaissais que par un seul texte, magnifique, et qu'il fallait faire connaître en France. Vous aurez les deux

1 Vocabulaire créé par Julio Cortázar pour désigner des êtres idéalistes et sensibles.

versions de cette rencontre, puisque Luis a écrit un texte, qui vous sera lu par Serge. Donc, à Francfort, lors de la grande Foire des droits du livre, quelqu'un d'une agence vient me voir et me dit : « J'ai un texte pour toi, c'est d'un inconnu, mon nez me dit qu'il est pour toi. » J'ai pris le texte, qui était dans une édition très moche, j'ai commencé à le lire dans l'aéroport de Francfort, et j'ai failli louper l'avion car j'étais littéralement tombée dans le texte. Tout d'un coup, j'avais quatorze ans et je me retrouvais à chasser le jaguar ! Cela faisait revivre des endroits de ma personne que j'ignorais. Quand j'arrive à l'hôtel à Bruxelles, où j'avais rendez-vous, je téléphone, j'achète les droits, et comme d'habitude, j'agis, et ensuite je pense, et là, je commence à paniquer. Je donne donc le livre à lire à une amie portugaise, Lídia Jorge, en lui demandant ce qu'elle en pense, et elle me dit que c'est génial, que cela fait longtemps qu'on n'a pas vu un texte comme celui-là. Dès que je suis revenue en France, je me suis mise à la tâche pour le faire connaître aux journalistes, et aux libraires, et je rédige cent-cinquante lettres, à la main. Le Salon du Livre arrive, c'était encore au Grand Palais, et seuls cinq libraires sur cent-cinquante l'avaient lu. Mais à eux seuls, ils ont créé le buzz. Quand est paru le premier article, il y a eu 36 000 exemplaires qui se sont vendus. Et les libraires se sont emparés de ce livre, les pays étrangers ont été intéressés, surtout les Espagnols, les Italiens et les Portugais. C'est là qu'a commencé la transformation de la vie d'écrivain de Luis. Je ne le connaissais pas encore, je n'avais pas d'argent, et j'ai demandé l'aide du festival « Étonnants Voyageurs » à Saint-Malo. Alain Durand, l'un des organisateurs, a lu le texte et m'a dit : « On te paie le billet d'avion ! » Donc, je suis allée à Hambourg², pour rencontrer enfin cet écrivain. Tout ce que je savais de lui, c'était qu'il s'était fait arrêter par les vigiles du Consulat où il tentait d'obtenir un visa pour la France, parce qu'ils trouvaient qu'il ressemblait à un Turc ! Il arrive, et voici sa version de l'histoire. Il l'a écrite pour les vingt-cinq ans de la maison d'édition. J'avais demandé à plusieurs auteurs ce qu'était pour eux un éditeur, et voici le texte qu'il m'avait donné :

Le jour où Indiana Jones n'est pas arrivé à la gare Montparnasse

Dix-sept ans ont passé depuis ce moment où je sortais d'une maladie qui avait été sur le point a) de m'envoyer *ad patres* b) de me clouer dans un fauteuil roulant. Quand j'étais l'hôte de la prison de Temuco au Chili, j'avais contracté la tuberculose, une maladie très littéraire. Comme j'étais un type robuste, je n'avais manifesté aucun symptôme jusqu'à ce que, des années plus tard, elle se transforme en une tuberculose osseuse qui dévorait ma colonne vertébrale. À l'hôpital où je me remettais lentement, ma plus grande occupation consistait à jouer aux cartes avec mes trois fils, nés en Allemagne. Et quand j'étais seul, je regardais les lumières du port et de mon lit, je me disais que la vie était encore très belle. J'aimais Hambourg,

2 À partir de 1982, Luis Sepúlveda a vécu à Hambourg.

j'avais une famille, et de plus j'avais écrit mon premier roman, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, livre qui était arrivé jusqu'à une éditrice française qui l'avait publié. Un jour, de bon matin, j'ai quitté l'hôpital. Je marchais en m'aidant de deux cannes, et mon dos était maintenu par un corset d'acier, qui me donnait un air de Frankenstein prétentieux. Les médecins m'avaient interdit de voyager, de soulever des poids, de me pencher, et je devais toujours rester à proximité de l'hôpital en cas d'urgence. C'est alors qu'arriva une lettre d'Anne-Marie Métailié, m'invitant au festival « Étonnants Voyageurs » à Saint-Malo, pour présenter la version française de mon roman. Quand j'ai annoncé au docteur Schonberg mon désir d'aller en Bretagne, le dialogue entre le malade et son patient s'est transformé en un chapelet d'insultes mutuelles. Il n'a cependant pas affecté notre amitié. Pendant mon voyage de Hambourg à Paris, je me demandais à quoi ressemblerait mon éditrice. Je n'avais jamais vu de photo d'elle, et dans mon imagination d'homme sortant d'une tuberculose, une éditrice était forcément une dame grassouillette, portant des lunettes et, je ne m'explique toujours pas pourquoi, dégageant une indéniable odeur de café. Une éditrice, selon ma perception d'alors, devait toujours être assise derrière une montagne de manuscrits. Dans le cas d'une éditrice française, mon imaginaire me dictait qu'il devait nécessairement y avoir sur son bureau une photo dédicacée de Hemingway, en souvenir du temps où elle avait eu une histoire d'amour secrète avec le grand écrivain. Comme tous les écrivains — ceux qui le nient sont des hypocrites —, je rêvais de voir mes livres traduits en français et publiés en France. Une autre occupation récurrente était de rêver au nom de mon éditrice et à celui de la maison d'édition. J'avais dans l'idée de refuser systématiquement de publier chez des éditeurs dont les noms étaient peu littéraires, Renaudot, ou La Plume de sang, des choses dans ce genre. En réalité, le nom d'Anne-Marie Métailié me paraissait chantant, mystérieux, très littéraire, et celui de la maison, Éditions Métailié, me donnait un puissant sentiment de satisfaction chaque fois que je le prononçais. Peu avant mon atterrissage à Paris, j'avais décidé que mon éditrice devait être une femme très fortunée, entourée de brume et de la mer. Peut-être une héritière de quelque famille noble qui sacrifiait sa fortune au mécénat littéraire. À l'hôtel, je rencontrais des gens que je connaissais de nom. Quand je me suis approché d'eux, appuyé sur mes cannes, raide comme un poteau télégraphique et que je me suis présenté, j'ai remarqué qu'ils m'observaient avec un trouble impossible à dissimuler. J'ai bu avec eux mon premier verre de vin depuis sept mois, et me sentant en confiance, je leur ai demandé ce qui avait bien pu les déconcerter. Ils me répondirent qu'un type qui avait été guérillero, marin, avait pratiqué plusieurs métiers, fâché avec la littérature, devait forcément ressembler à Indiana Jones, non à un vété-

ran prématurément déglingué. Le lendemain, j'avais rendez-vous avec Anne-Marie Métailié. Nous devions nous rencontrer directement sur le quai du train partant pour la Bretagne. Je marchais en cherchant une dame d'aspect indéfinissable qui pourrait ressembler à une éditrice, en espérant que n'étant pas Indiana Jones, mon aspect ne la décevrait pas. Soudain, j'ai vu une très belle femme, aux yeux verts intenses, habillée d'une façon qui m'a mis à l'aise, car son allure invitait aux barricades. Elle portait un blouson en cuir, de ceux qu'on recommandait pour les combats de rue des années soixante-dix, car ils amortissaient les coups de matraque de la police, résistaient à l'eau des canons anti-émeutes et protégeaient du froid dans les cellules où l'on finissait en général. Mais cette femme arrivait à rendre le blouson élégant, peut-être majestueux, et j'ai immédiatement su que c'était mon éditrice, et qu'elle allait être mon éditrice et mon amie pour le reste de ma vie. Il n'y a pas eu de déception dans son regard, ou s'il y en a eu, elle a très bien su le cacher, ou peut-être n'attendait-elle pas Indiana Jones. Je me souviens que dans le train et plus tard, à Saint-Malo, nous avons parlé de tout, de livres, d'autres auteurs, et tout en profitant de la formidable hospitalité bretonne, elle se révéla, de l'opinion unanime de tous les latino-américains qui étaient là, une amie solidaire, fraternelle, et bonne connaissance de ce que nous écrivons, nous qui sommes nés de l'autre côté de la grande mare. De nombreuses années ont passé, c'est vrai. Mais chaque fois qu'on me demande : « qui te publie en France ? », je bombe le torse, une voix de chanteur de tangos me vient aux lèvres, et je dis : « Éditions Métailié », avec satisfaction et fierté, car c'est une véritable fierté de faire partie des écuries d'Anne-Marie. Elle a publié toute mon œuvre, elle m'a offert son amitié, mais ce dont je la remercie surtout, c'est d'avoir été implacable à l'heure si nécessaire de la critique. Et tout cela a commencé le jour où Indiana Jones n'est pas arrivé à la gare Montparnasse.

Voilà donc ce texte qui m'a été offert par Luis, je trouve qu'il dit beaucoup de choses sur lui. À partir de cette rencontre, non seulement je suis devenue crédible auprès des libraires, mais Luis m'a ouvert toutes les portes dont je pouvais rêver. Il m'a poussée à aller dans les foires du Livre. C'était un homme curieux et généreux, il lisait beaucoup et il me signalait tous les jeunes auteurs. Et il a créé une bande, il y avait Saravia, Gamboa. En 1999, on a fêté les vingt ans de la maison, et Luis a eu une idée géniale, à l'image de ce que nous étions en train de construire avec lui. Il voulait faire connaître les jeunes auteurs. Il a dit : « On va partir. Moi, je conduis le camion, et je présenterai les inconnus. » Vous en connaissez beaucoup des auteurs comme ça, vous ? Donc, l'après-midi, on arrivait dans une librairie, on faisait une rencontre, on avait choisi un photographe pour documenter le voyage, car le secret pour passer à la postérité, c'est de fournir des images. Le matin, je partais faire le marché, j'achetais des baguettes et

du foie gras, car on tournait dans le Sud-Ouest, et je faisais des sandwiches qu'on mangeait au bord de la route. On a fait ainsi Perpignan, Montpellier, Pau et Bordeaux, tout cela en une semaine. À un moment donné, ils sont venus me voir tous les cinq, et ils m'ont dit : « On est en grève ! Ce soir, on ne parle pas ! » J'ai dit : « Quelle idée ! Pourquoi ? Quelles sont vos revendications ? » « Écoute, les libraires nous prennent pour des intellectuels. Alors, on mange dans des restaurants, où on ne mange qu'une « chiffonnade de saumon ». Nous, on veut de la viande, une nourriture qui nourrit les hommes ! » J'ai répondu que ce n'était pas un problème. J'ai téléphoné à la librairie de Bordeaux en demandant nappe à petits carreaux et de la vraie nourriture du Sud-Ouest. Je reviens et leur dis que c'est arrangé. Ils me disent que non, qu'avec le rythme que je leur fais tenir, toutes leurs chemises sont trempées. Donc, j'ai débarqué aux Nouvelles-Galeries et j'ai acheté la même chemise pour tout le monde. Ils sont arrivés le soir et ils ont dit : « Nous sommes les Métailiés Bond ! » Tout cela nous a permis de tisser des liens très particuliers. Et Luis avait ce talent pour attirer les gens, un vrai talent d'acteur. On a organisé des fêtes internationales, et à une fête, tous les Écossais parlaient espagnol à table. Ils étaient bourrés, mais parlaient couramment espagnol. Au quarantième anniversaire, il y avait quarante auteurs, avec une ambiance chaleureuse et drôle, tous se parlaient, et tout cela c'était grâce à Luis, il avait ce qu'on appelle en espagnol « don de gentes ». Il a radicalement changé les Éditions, à la fois le catalogue et moi !

[Serge Fohr passe la parole à Daniel Mordzinski pour qu'il évoque l'œuvre de Luis Sepúlveda, en rappelant qu'il a été très prolifique, a écrit des romans, des récits, du théâtre, des polars, des contes pour enfants, qu'il a fait du cinéma, s'est intéressé à tout.]

DM. C'est l'hommage de trois décennies d'amitié, celui du compagnon de route, de l'ami, et du photographe, car durant de nombreux voyages, j'ai eu la chance de documenter, avec une totale liberté créative, j'ai eu la chance de travailler à côté de Lucho, j'ai vu les facettes de son travail d'écrivain, de réalisateur de films et de journaliste de combat, j'ai vu comment il défendait les dépossédés, je l'ai vu parler à ses enfants, je l'ai entendu dire mille « je t'aime » à Pelusa, sa compagne et l'amour de sa vie, je l'ai vu préparer des *asados* dans sa maison de Gijón pour ses amis et mes enfants. La véritable force de sa personnalité n'est pas seulement qu'il soit un immense écrivain, intelligent, solidaire, sensible aux causes essentielles de notre société et de notre planète. La véritable essence de Luis était son humanité, sa façon d'être une personne, son engagement radical envers les individus et son désir inébranlable de changer les choses. Il a eu une vie pleine et heureuse, remplie d'aventures et de rencontres fascinantes. Il a vécu dans de nombreuses villes et dans chacune d'elles, il a toujours gardé le sud, et c'est justement ce sud qui nous a réunis. Notre livre (*Dernières nouvelles du Sud*, Éditions Métailié, 2012) est le fruit de notre amitié. Comme dans le célèbre boléro, notre livre est également une histoire d'amour pas comme les autres. Celle de Lucho pour les biographies de l'aventure, celle d'un écrivain et

d'un photographe pour les routes du Sud, qui est aussi le sud du monde, et surtout l'amour pour un livre qui a connu une amitié de presque trois décennies. Nous sommes partis la première fois en 1992, Lucho avec sa plume et moi avec mon Leica. Il est arrivé à Buenos Aires, deux semaines avant moi, il arrivait d'Allemagne, et il s'est installé chez moi avec mes parents, dans l'avenue de Santa Fe, au centre-ville. Quand je suis arrivé deux semaines après, j'ai découvert que j'avais un nouveau frère. Mon père était un homme timide, très réservé, qui parlait très peu, mais du coup, il n'arrêtait pas de bavarder, il ne racontait pas des histoires comme Lucho aimait à en raconter, mais Lucho était très intéressé par celles qui concernaient mon grand-père, qui avait fui la Pologne des pogroms. Comme il n'était pas très malin, il était parti en Allemagne, avant de se rendre compte que ce n'était pas la bonne destination. Il s'est embarqué à Marseille pour Buenos Aires. Je voyais aussi en étant à Buenos Aires, qu'après le dîner, mon père parlait de cinéma, de littérature, et surtout de peinture, ce qu'il adorait, tout cela en écoutant Piazzolla, et en prenant un whisky. Un soir que Lucho était sorti pour rencontrer Osvaldo Soriano, je dis : « Papa, on va dans le salon, écouter Piazzolla ? » Il dit « Oui, d'accord ». Je lui demandai s'il voulait que je lui serve un whisky et il me dit : « Mais je ne bois pas, Daniel. » Lucho avait donc des pouvoirs magiques. C'est comme ça qu'a démarré notre périple, on a eu la chance de voyager ensemble trois fois en Patagonie et en Terre de Feu, il raconte dans la préface pourquoi il avait mis si longtemps à écrire ce texte (moi j'ai une autre version, mais la sienne est beaucoup plus poétique), il dit que ce livre dit des choses tellement belles, et qu'il était si malheureux pendant qu'on voyageait et qu'il les écrivait, et qu'il a oublié que quelque part il essayait de mettre un point final et que c'est pour ça qu'il ne voulait pas le publier. Ce livre a pris son temps, c'était une sensation merveilleuse de la période avant, pendant et après, quand on a fait ce long voyage pour la promotion du livre. Nous avons un numéro avec cette controverse entre les Chiliens et les Argentins, et on a adoré savoir qu'on partageait aussi avec les Européens ces histoires du bout du monde.

SF. *Anne-Marie, que pouvez-vous nous dire sur l'œuvre de Luis ?*

AMM. L'œuvre de Luis est multiple, mais elle se caractérise par trois choses : la capacité à raconter très bien des histoires, et puis son style, tenu, économique (il pensait qu'on peut écrire de la très belle littérature avec des mots à deux dollars, mais que c'est encore plus beau si on l'écrit avec des mots à deux pence). La place du mot dans la phrase avait son importance, ce qui posait des problèmes de traduction, car c'est impossible d'employer des périphrases, il faut respecter cette économie du texte, pas question de louvoyer. Et par ailleurs, la troisième composante, on la voit dans ce qui est l'exemple absolu pour moi, la nouvelle « À la vôtre, Professeur Gálvez ! » dans *Les Roses d'Atacama* : il savait trouver en chaque lecteur l'endroit où toucher pour qu'on se sente meilleur. Quand on est lâche, il savait révéler en nous le courageux. L'histoire du Professeur Gálvez me bouleverse, parce que c'est l'histoire d'un exilé chilien qui était autrefois instituteur à la campagne, il rêve la nuit qu'il est à l'école et fait cours, et il se réveille le matin avec de la craie sur les doigts.

On peut aussi faire des catégories, présenter des catalogues, il y a par exemple des romans noirs qui sont très particuliers car il introduit des éléments qui lui sont propres : Verónica ressemble beaucoup à Carmen, et c'est une façon de nous parler de la façon dont il aime sa femme avec une peinture noire. Il y a ses aventures, il y a *Un nom de torero* et *La fin de l'histoire*. Et il y a aussi le côté des fables animalières. La première qu'il m'a donnée, c'est *L'histoire de la mouette et du chat qui lui apprit à voler*, et cela me gênait un peu parce que mon catalogue n'est pas dans la ligne des livres pour enfants. Donc, je vais voir mon directeur financier. La veille, j'avais raconté à mon petit-fils de cinq ans *L'histoire de la mouette et du chat*. Et donc, je raconte l'histoire au directeur, pas de la même façon que je l'avais fait avec mon petit-fils, et puis je m'arrête et il me dit : « Et alors ? » Je me suis dit : « Ça marche ! » et par la suite il a écrit des contes philosophiques, il reprend la notion de fable, comme dans l'histoire de la baleine racontée par elle-même. Et il y a des livres que j'ai traduits moi-même, car cela me compense d'autres travaux désagréables, c'est mon dessert de traduire Luis. Ce sont des textes courts, très porteurs de sens, et qui sont beaux.

SF. *Après la mort de Luis, un journaliste mexicain a publié dans El Universal la liste des cinq livres de Luis qu'il faut lire absolument, je voudrais savoir si vous êtes d'accord : Le Vieux qui lisait des romans d'amour, Un nom de torero, Le Monde de la fin du monde, Les roses d'Atacama et Histoire d'une baleine blanche.*

AMM. Il ne s'est pas trompé.

SF. *Daniel, tu veux ajouter quelque chose ?*

DM. Comme nous sommes dans un festival de cinéma, je voudrais ajouter que Luis était très ami avec Vittorio Gassman, et quand Gassman a dit adieu au théâtre, il a demandé à Luis de lui écrire une pièce, ce qu'il a fait, et pour la présentation, cela s'est passé à Trieste, au théâtre national, Luis a demandé de venir avec sa bande de copains. Pour la première, on devait s'habiller en smoking, donc tout le monde en avait loué un, mais Gassman n'avait même pas mis de cravate, alors que nous, nous étions « déguisés ». Gassman voulait lui faire un cadeau, c'était le 4 octobre, le jour de l'anniversaire de Luis. À la fin, c'était un monologue, Vittorio dit le texte de Luis et à un moment, il sort des petits papiers de couleur qu'il jette sur le public. Il dit que le texte était de Luis, un ami qui est dans la salle, et les projecteurs ont éclairé Luis, c'est la seule photo que j'ai ratée dans ma vie parce que je ne m'y attendais pas.

SF. *Avant de terminer, je repasse la parole à Carmen.*

CY Je voudrais remercier le public, Serge et les organisateurs, et mes compagnons qui sont avec moi sur ce chemin, en ces temps de deuil, Daniel et Anne-Marie. Cinquante-deux ans après notre rencontre, j'ai écrit un dernier poème à Luis, quand j'attendais à la maison des nouvelles de sa maladie.

Nous étions si heureux et nous ne le savions pas
Ignorants de la lumière qui fermait l'innocence,

Nous étions si heureux, mon amour, dans la chaleur de nos mains nouées,
Nous traversions tous les chemins, nous riant des obstacles de pierre et de grêle
qui tentaient de nous arrêter dans cette course irresponsable du bonheur,
Nous étions si heureux, nous ne voyions pas la dimension de la vie, la menace invisible
de la grande ombre de la peur, nous n'en savions rien, nous les irrévérents, nous nous aimions avec projets de futur, aujourd'hui je ne pense plus au-delà de demain, lorsque j'attends ta preuve de vie, annoncée par d'autres.

Cette année, pour cause de Covid, le festival n'a pu présenter de concert comme à l'accoutumée.

Les films

Films hors compétition (présentés en avant-première)

El Father Plays Himself (Mo Scarpelli, Venezuela, Royaume-Uni, Italie, États-Unis)

En attendant le carnaval (Marcelo Gomes, Brésil)

Gaúcho Basko (Carlos Portella Nunes, France)

Vers la bataille (Aurélien Vernhes-Lermusiaux, France)

Todos os Mortos (Caetano Gotardo et Marcelo Dutra, Brésil, France).

Sélection Kimuak (courts métrages produits en Euskadi)

Artiko (Josu Venero, Jesus Mari Lazkano), *Labo* (Jesús María Palacios), *Leyenda Dorada* (Chema García Ibarra, Ion de Sosa), *Medvedek* (Ainhoa Gutiérrez del Pozo)

Palmarès du festival 2020

Longs-métrages de fiction (neuf films en compétition)



Figure 5. Alex Piperno, réalisateur de *Chico ventana también quisiera tener un submarino*

Chico ventana también quisiera tener un submarino (Alex Piperno, Uruguay, Argentine, Brésil, Pays-Bas, Philippines)

La Fortaleza (Jorge Thielen Armand, Venezuela, Colombie, France, Pays-Bas)

La Verónica (Leonardo Medel, Chili)

Lina de Lima (María Paz González, Chili, Pérou, Argentine)

Los Fantasmas (Sebastián Lojo, Guatemala, Argentine)

Ofrenda (Juan Mónaco Cagni, Argentine)

Se escuchan aullidos (Julio Hernández Cordón, Mexique)

Selva trágica (Yulene Olaizola, Mexique, France, Colombie)

Um Animal amarelo (Felipe Bragança, Brésil, Portugal, Mozambique).

Le jury fiction long métrage était composé de Nicole Brenez, Malik Zidi, Patricia Mazuy.

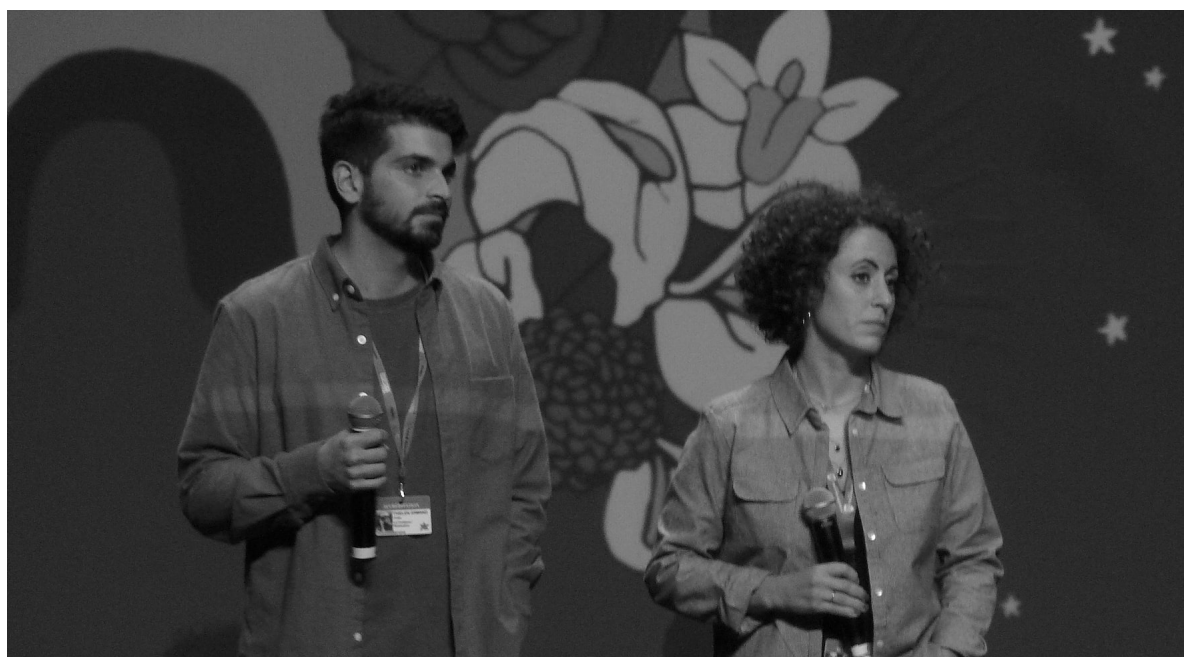


Figure 6. Jorge Thielen Armand

Abrazo du meilleur film : Ofrenda

Deux jeunes femmes se retrouvent à la périphérie d'une petite ville de la pampa argentine. Elles errent dans des entrepôts désolés. Enfants, en été, elles couraient et s'amusaient ensemble dans les champs non loin de là. À travers le seul usage de la mise en scène et du montage, le film s'attache à transmettre une perception du temps.

Prix du jury : La Fortaleza

Pour échapper à son alcoolisme et à la crise qui sévit au Venezuela, Roque retourne en Amazonie où il a abandonné la construction d'un camp touristique il y a des années. Alors qu'il tente de le reconstituer et de se ressaisir en faisant face à son abstinence, son ami de jeunesse lui propose de l'aider à extraire de l'or dans une mine illégale. Mais les rechutes permanentes de Roque l'entraînent dans un puits de plus en plus profond. Le personnage, inspiré par le père du cinéaste, interprète lui-même son propre rôle.

Prix du syndicat français de la critique de cinéma : Chico ventana también quisiera tener un submarino

À bord d'un bateau de croisière sur les mers de Patagonie, un membre d'équipage découvre une porte magique sous le pont du navire qui mène à l'appartement d'une femme dans une ville sud-américaine. Dans un même temps, aux Philippines, un groupe de villageois découvre un abri près de leur camp, qui s'avère communiquer aussi avec une autre réalité.

Le jury du syndicat français de la critique de cinéma était composé de Frédéric Mercier, Ava Cahen et Thomas Aïdan.

Prix du public : *Selva trágica*

Dans la jungle qui sert de frontière entre le Mexique et le Belize, un groupe de *chicleros* mexicains (ouvriers qui recueillent le latex des arbres pour en faire du chewing-gum) croise sur son chemin une jeune femme bélizienne dont la présence provoque des tensions, attisant leurs fantasmes et leurs désirs, réveillant Xtabay, une ancienne légende maya qui se cache au cœur de la jungle.

173

Documentaires

Le jury était composé d'Olivier Compagnon, Fabrice Marquat et Nadia Solano.

Dix films étaient en compétition : *A media voz* (H. Hassan et P. Pérez Fernández, Cuba, Espagne, France, Suisse), *Cosas que no hacemos* (Bruno Santamaría, Mexique), *El Campeón del mundo* (Federico Borgia et Guillermo Madeiro, Uruguay), *El Otro* (Francisco Bermejo, Chili), *La Niebla de la paz* (Joel Stängle, Colombie), *Las Razones del lobo* (Marta Hincapié Uribe, Colombie), *Mirador* (Antón Terni, Uruguay), *O Índio cor de rosa contra a fera invisível: a peleja de Noel Nutels* (T. Carvalho, Brésil), *Responsabilidad empresarial* (Jonathan Perel, Argentine), *Suspensión* (Simón Uribe, Colombie).

Prix du meilleur documentaire : *El Otro*

Prix du jury étudiant de l'IHEAL (prix attribué pour la première fois cette année) : *O Índio cor de rosa...*

Prix du public : *O Índio cor de rosa...*

Courts métrages

Le jury était composé d'Aurélie Chesné, Lionel Massolet Antonin Peret Jatko.

Onze films étaient en compétition : *Chakero* (Alejandro Ángel Torres, Colombie), *El Silencio del río* (Francesca Canepa, Pérou), *Gardeliana* (Patricio Toscano, Argentine), *La Enorme presencia de los muertos* (José María Avilés, Argentine), *Los Niños lobo* (Otávio Almeida, Cuba), *Menarca* (Lillah Halla, Brésil), *Mundo* (Ana Edwards, Chili), *O Prazer de matar insetos* (Leonardo Martinelli, Brésil), *Permanencia* (Camilo Palacios, Colombie), *Teoría social numérica* (Paola Michaels, Colombie), *Volando bajo* (Elkin Calderón et Diego Piñeros, Colombie).

Prix du meilleur court-métrage : *Teoría social numérica*.

**BAL-LAB (rencontres professionnelles entre producteurs
français et créateurs latino-américains)**

Prix BAL-LAB du documentaire : *Es mentira que debes obedecer* (Bruno Santamaría, Mexique).

Prix BAL-LAB de la fiction : *La Casa del Perro* (Federico Borgia, Uruguay).

Lauréat de la bourse d'aide au développement du CNC : *Morir de pie* (María Paz González, Chili).